

[N° 56] 2022

Le journal de La Joliette



[UBAC] 838

Fr. 5 .-



©Nevercrew
<https://nevercrew.com/>

Heureusement, depuis de nombreuses années, le CSP aide quotidiennement les cigales et les fourmis travailleuses pauvres qui peinent à finir leur mois.

N'hésitez pas à scanner les QR codes pour bénéficier d'intéressants bonus !

Merci aux graffeurs, aux illustratrices, aux peintres, aux Archives contestataires, à la photojournaliste, au caricaturiste qui embellissent gracieusement les pages de ce numéro !

Merci aux participants et participantes de La Joliette qui ont écrit des textes !

Merci aux spécialistes en droit, sociologie, philosophie, psychologie affective, littérature française, journalisme qui ont gratuitement rédigé des articles !

Merci à Vi, la conteuse et à Soy, l'artiste graffeur qui m'ont accueilli fort chaleureusement et accordé une interview dont vous pourrez découvrir les podcasts sur le site de La Joliette ou sur YouTube (en tapant UBAC838), dans quelques semaines.

Je profite de cet éditto pour vous annoncer une nouvelle qui, je l'espère, ne provoquera ni votre colère ni votre indignation. Le journal, que vous avez sous les yeux, risque d'être un collector. En effet, devenu pré-retraité, j'abandonne la rédaction d'UBAC838 pour m'envoler vers de nouvelles aventures sociales et artistiques !

Thierry FAUX

Fatboy Slim & Greta Thunberg : Right here right now

<https://www.youtube.com/watch?v=FrEP4MHCKDc>

Edito.

*Il y a des gens qui ont des indignations sélectives.
 Moi, j'ai des indignations successives.*

Guy BEDOS

Ce nouveau numéro a pour thème l'indignation et la colère. Quel idée ! Quel sujet choisir ? Des indignations et des colères, j'en ressens des tonnes dans ce monde trop souvent inhumain. Alors, je me suis rappelé qu'une fable de Jean de La Fontaine m'indigne depuis mon enfance : La cigale et la fourmi. Et pourquoi donc, me direz-vous ?

Tout d'abord, le peu de connaissances entomologiques de ce fabuliste se révèle effrayant :

- La cigale ne dispose pour s'alimenter que d'un suçoir et n'a rien à faire de mouches ou de vermisseaux.
- Elle meurt à la fin de l'été et ne peut donc crier famine quand la bise souffle.
- La fourmi, qui dort en hiver dans sa fourmilière ne peut l'entendre.
- D'autre part, elle est carnivore et n'amasse pas le grain.

Ces fantaisies naturalistes, étant dénoncées, reste la morale de l'histoire. Quel égoïsme de la part de la fourmi qui n'envisage aucune solidarité et n'éprouve aucune empathie ! La cigale peut mourir de faim, elle s'en fiche royalement. Le comportement de cette voisine sans cœur et, de plus moqueuse, m'irrite au plus haut point. Elle ne tient aucun compte des compétences artistiques de cette pauvre cigale qui a ravi les oreilles de nombre d'humains par sa cymbalisation.



©Baro
<https://graffeur.ch/>

Bien dans mes baskets

J'étais bien dans mes baskets, littéralement. Dans ces grosses baskets de skate que ma mère surnommait, avec beaucoup de tact, bacs à fleurs.

J'écoutais du métal, je ne me maquillais pas, je m'habillais n'importe comment, mes cheveux étaient tout le temps attachés et plein de nœuds. De base, j'aimais les gens. Disons que je n'avais pratiquement jamais de préjugés sur qui que ce soit.

Quand je suis arrivée dans cette nouvelle école, la plupart des filles ne me ressemblaient pas : maquillées, pantalons serrés, sacs Longchamp, décolletés, cheveux étincelants et bourrées d'amis. Première exclusion.

Je me suis retrouvée avec les exclues de la classe, sans pour autant que, personnellement, je les considère comme telles. Je me suis liée d'amitié avec une rousse, une Roumaine, une intello, un bonnet D. Parce qu'apparemment quand on est exclus, on ne nous désigne pas par notre prénom, mais par notre différence.

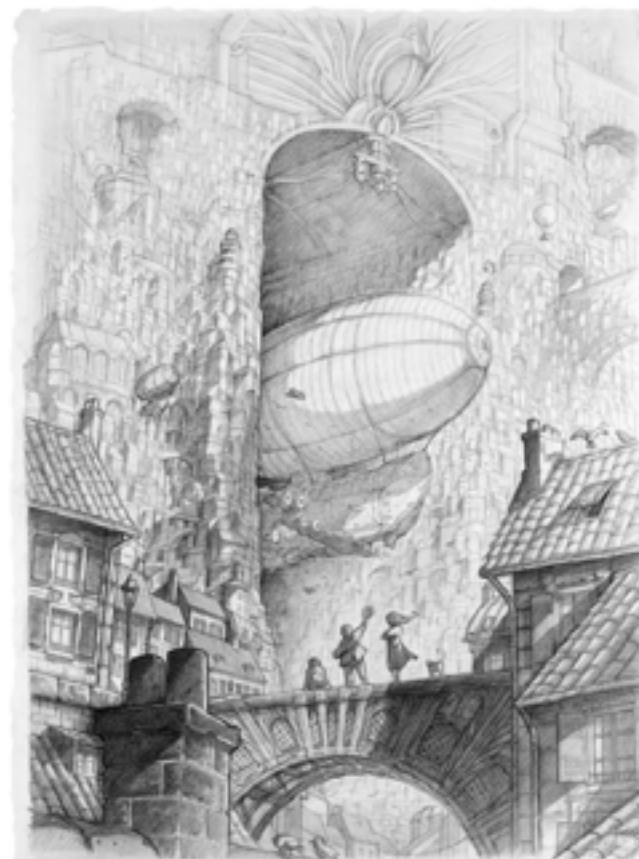
Une année plus tard, les personnes qui m'avaient exclue m'ont incluse et je suis devenue amie avec elles, sans pour autant oublier les autres. J'ai appris qu'elles n'avaient rien à se faire envier, qu'elles avaient aussi leurs problèmes et leurs défauts. Et que ce n'est pas parce qu'elles portaient de jolies ballerines en cuir que ça ne pouvait pas, au contraire. Ça m'a rassurée de me dire que les gens sont tous pareils sur un point : la différence.

Et pourtant, tout est une raison d'exclusion de nos jours : la couleur de peau, la langue, la religion, la sexualité, le statut social, le parti politique, le genre, le style vestimentaire, le statut médical, le poids, le sexe, l'argent...

C'est une bataille sans fin entre les exclus et les inclus et inversement. Nous renversons sans cesse ces notions. C'est exactement ce que nous retrouvons dans le symbole du yin et yang. L'équilibre dans le déséquilibre.

Je me dis que si ces notions n'existaient pas, c'est que nous serions tous de parfaits clones, probablement le fruit d'un design conçu par les Kardashian, et rien que pour ça, je suis contente d'être la personne que je suis, avec mes « défauts ».

Mais est-ce que nous ne serions pas déjà dans un proces-



© KRUM

<https://absurdopolis.com/>

sus de clonage des standards de beautés insufflés par les réseaux sociaux ? Il ne faut pas oublier qu'une des plus grandes peurs de l'être humain est le rejet... Alors quoi de mieux que le silicone, l'acide hyaluronique, les séances de sports extrêmes, quelques coups de bistouris et des vêtements à la mode pour ne pas être à la ramasse ?

Le pire là-dedans, ce n'est pas tellement de vouloir être inclus, c'est de désespérément vouloir ressembler à des illusions, de s'infliger une douleur morale et physique pour pouvoir se faire accepter par la majorité ou par une minorité. Dans tous les cas, on se fait arnaquer.

Manon STUTZ

*Fortes frères féministes :
le coupable, ce n'est pas moi, ni mes fringues, ni l'endroit*

<https://www.youtube.com/watch?v=iypoDvuEhD8>

Une colère juste

Aux jeunes, je dis : regardez autour de vous, vous y trouverez les thèmes qui justifient votre indignation - le traitement fait aux immigrés, aux sans-papiers, aux Roms. Vous trouverez des situations concrètes qui vous amènent à donner cours à une action citoyenne forte. Cherchez et vous trouverez !

Stéphane Hessel

Il y a une dizaine d'années, le mouvement des Indignés a fait de l'indignation un signe de ralliement et un mot d'ordre. Avec le slogan «We are the 99%», il rappelait que la révolte contre les 1 % qui accaparent les richesses et détruisent la planète était possible. Actuellement, l'indignation a étrangement disparu des discours médiatiques et politiques qui prétendent décrire les émotions au principe des mouvements sociaux. Depuis les Gilets Jaunes, notamment, il n'est plus question que de «haine», de «colère», de «ressentiment», de «passions tristes», de «fatigue» ou d'«anxiété». Pourquoi son invocation a-t-elle disparu des discours publics ? Peut-on raisonnablement penser qu'elle est absente des mouvements pour le droit des réfugiés, pour une assurance chômage digne de ce nom, pour un gouvernement à la hauteur de la catastrophe climatique ?

En fait, la disparition de l'indignation du lexique officiel pourrait bien être le symptôme d'autre chose : celui d'une dépolitisation et d'une disqualification massives des émotions collectives qui traversent nos sociétés contemporaines. Décrire un mouvement social dans les termes péjoratifs du ressentiment ou dans les termes nobles de l'indignation modifie totalement sa perception. En effet, l'indignation est une colère généreuse : elle répond à l'évaluation désintéressée de l'offense et de l'injustice. Contrairement au ressentiment, qui renvoie à une réaction personnelle, égocentrée, au mépris ou à l'indifférence d'autrui, l'indignation réagit aux atteintes faites à la dignité, au respect, à l'intégrité morale et physique des personnes. Alors que le ressentiment se ressasse et se tait, que la peur «prend aux tripes» et prédispose à obéir, et que le dégoût laisse écoeuré et sans voix, l'indignation, au contraire, est facilement partageable, sinon inflammable.

Elle est également sans limites puisqu'elle est à même de faire comparaître n'importe qui, y compris les personnes de haut rang, devant le tribunal des valeurs qu'elle a pour mission de soutenir.

Bien entendu, aux grandes indignations morales suscitées par l'atteinte à l'intégrité d'autrui, il faut rajouter les «petites» indignations sociales qui jalonnent le quotidien d'une communauté, notamment par l'intermédiaire de la rumeur et du commérage. Ces petites indignations sont conservatrices : elles soutiennent la conformité sociale et reconduisent les frontières entre les «semblables» et les «différents», entre «eux» et «nous». C'est aussi le cas des «paniques morales» à l'encontre des dangers qui menacent soi-disant l'ordre social, telles que la violence des jeunes, l'invasion des étrangers, les mariages homosexuels ou la construction des minarets. Mais l'action à laquelle l'indignation donne lieu est surtout émancipatrice, incitant à la lutte pour instaurer des normes plus justes. Contrairement aux émotions subies, comme la honte, l'horreur, l'humiliation ou la peur, qui tendent à être paralysantes pour l'action, elle incite à l'engagement et à la mobilisation. Voilà pourquoi son invocation tend à disparaître des discours publics : l'indignation est dangereuse pour l'ordre établi et pour les tenants du pouvoir. Elle est d'autant plus dangereuse qu'elle est une alliée naturelle de l'espoir. L'espoir en effet émerge du lien entre les opprimés et les rêveurs. C'est cet espoir pétri d'indignation qui nourrit l'aspiration à la justice sociale et climatique et vise à redonner une dignité à celles et ceux qui en ont été trop longtemps privés.

Laurence KAUFMANN

HK & Les Saltimbanks : Indignez-vous

<https://www.youtube.com/watch?v=tiBDnzREuVO>

Stéphane Hessel : Indignez-vous !

<https://www.youtube.com/watch?v=Z3ZcWFqRSvo&t=192s>

Une phrase amicale

Qui n'est jamais tombé n'a pas une juste idée de l'effort à faire pour se tenir debout.

MULTATULI

Depuis petit, j'ai souvent ressenti la volonté d'écrire, pour partager la soi-disant « réalité d'aujourd'hui ». Mais le message de la société était qu'il fallait avoir fait des études pour écrire.

Ce besoin d'écriture et de partager mon expérience sont dus à une simple phrase qui m'a profondément indigné. Lors d'une conversation avec un ami, nous partagions le parcours de chacun après tout ce temps sans se croiser. Nous avons plein de choses à nous raconter : les voyages, la famille, la santé, les passions, les rencontres, mais aussi les difficultés traversées et les solutions trouvées pour avancer, une myriade de sujets tous plus intéressants les uns que les autres.

Malheureusement, la discussion a fini par prendre une tournure bien différente. Alors que je partageais mon expérience de la dépression, j'ai été arrêté net par mon ami, sans pouvoir terminer mon histoire : « *La dépression c'est de la connerie, vous êtes des couilles molles* ». Cette phrase a eu l'effet d'une bombe. J'ai senti mon cœur exploser en éclats comme si tous les efforts que j'avais fournis et mis en place jusqu'à présent n'avaient servi à rien. Par une simple phrase, j'étais à nouveau perdu, persuadé d'être un déchet. Quelques minutes après cette discussion, je suis allé m'isoler en forêt afin de réfléchir à ce que je venais d'entendre.

Je devais réussir à me détacher de cette phrase qui résonnait toujours en moi, trouver quelque chose qui m'aide à sortir de ce sentiment négatif. Après tout le chemin que je venais d'accomplir, une simple phrase avait commencé à me faire douter de tous les efforts effectués jusqu'à maintenant. Assez rapidement, je suis arrivé à la désamorcer. A mon sens, la vraie force est de réussir à mettre en évidence nos faiblesses pour en faire une force ou aboutir à une meilleure version de nous-mêmes malgré les difficultés de la vie que nous traversons avec toutes nos différences.

La phrase qui m'est venue à l'esprit face à ma volonté



© André WALTER
<https://andrewalter.ch/>

d'avancer a été : « *Maintenant comment je vais faire, nom de bleu ? La vie c'est trop dur.* » J'ai fondu en larmes, seul dans ma chambre, malgré tous les gens qui pouvait m'entourer.

La conclusion de ces quelques lignes est simple. Il est parfois nécessaire de se retrouver seul face à un mur blanc. Je sais que ces moments paraissent difficiles et désagréables pour certains, mais ce n'est qu'en reprenant votre rôle dans la pièce de théâtre qu'est votre vie que vous retrouverez pleinement le contrôle de vos émotions et pensées.

Je me trouve à un tournant de ma vie avec des hauts et des bas. Malgré cela, je garde une longueur d'avance sur le jugement des gens. Une simple phrase résume la décision de me prendre en main : « *Je ne souhaite plus de me contenter de ma m....* ».

Valentin HÖHENER

Sauvez l'humain !

La solidarité, l'entraide, voilà la véritable voie. Comprendre que nous sommes fondamentalement liés, et que cette solidarité passe par le respect du vivant, de tous les vivants. Quand on voit comment sont traités les animaux en élevage intensif, c'est franchement dégueulasse. J'admire le combat de Greta Thunberg, j'admire son indignation.

Juliette BINOCHÉ

Je suis sans cesse abasourdi par la stupidité humaine qui, après plusieurs millénaires d'histoire, n'as toujours pas réussi à faire une rétrospective et à apprendre de ses erreurs.



© Yvan BESOMI

<https://www.instagram.com/yvan.besomi/>



© Boris CHIARADIA

<https://www.borischiaradia.ch/>

En effet, l'être humain se plaint de la diminution de la faune et de la flore sur terre alors que parallèlement, il ne fait qu'empoisonner les champs, forêts et océans. Que ce soit en y enterrant des déchets toxiques qui infiltrent le sol ou en les déversant dans les rivières et les fleuves. Face à tous ces désastres, il ne se remet en aucun cas en question. Il se demande uniquement comment guérir ces problèmes plutôt que de les prévenir. Et tout cela, sans jamais ouvrir les yeux sur les conséquences de ses actes.

Depuis plus de cinquante années, les plus grands scientifiques, ainsi que de nombreuses têtes pensantes de ce monde, mettent l'humanité en garde face à ses agissements. Ils tirent la sonnette d'alarme depuis bien longtemps concernant le réchauffement climatique, les disfonctionnements de notre société actuelle et les extinctions d'espèce en masse. Ce n'est que maintenant, face à des changements visibles et palpables, que l'humain et surtout les élites qui les dirigent, commencent à prendre conscience de la gravité de la situation.

Ensuite, l'être humain ose encore se plaindre et s'indigner sur l'état de cette planète dont il s'emploie à exploiter les ressources à l'extrême dans une quête interminable du profit et au détriment de ce qui l'entoure.

La question que soulève ce genre de thème est : peut-on encore croire en l'humain ?

Alexandre PERRET

L'Obs: réchauffement climatique - 60 ans qu'ils nous alertent

<https://www.youtube.com/watch?v=rwhuh2SbZj4&t=34s>

Nouvelle conscience

Quand je cesserai de m'indigner, j'aurai commencé ma vieillesse.
André Gide

Voilà le casse-tête que je vivais et que je vis parfois encore étant adulte. Je suis l'enfant d'une mère étrangère et d'un père adoptif suisse. Plus jeune, j'avais tout pour réussir et pourtant, je n'ai pas su prendre les bonnes décisions à l'instant T. Entre les cours manqués pour aller faire le con et les désaccords avec les parents à la maison, mes dernières années d'école obligatoire ont été un désastre. En ce temps j'étais en colère contre tout, contre moi, ma vie, mes parents, le système, enfin tout !

Mais, en avais-je seulement le droit ?

La raison, qui me poussait à être en colère, me paraissait juste. Des parents séparés, une éducation en institution pendant la plus grande partie de ma jeunesse et un père intransigeant au niveau des notes scolaires. La conscience que j'ai aujourd'hui n'est pas du tout la même que celle que j'avais dans le temps. Aujourd'hui, je n'en veux plus à mes parents. Cependant, la colère à mon égard, bien que différente qu'avant, est encore là.

Maintenant, je m'en veux de ne pas avoir mieux compris l'intérêt de mes parents la réussite de mon parcours scolaire et étudiantin. Je me reproche de ne pas pouvoir aider ma famille restée au pays, Les Philippines, qui n'a pas eu la même chance. Souvent, je me dis que la plupart d'entre eux aurait probablement mieux réussi que moi, en Suisse. Je ne comprends toujours pas le Système mais je dois faire avec et aller dans son sens. En fait, que je sois indigné ou en colère en restant dans mon coin, me plaignant de la pluie et du beau temps ne changera pas la donne.

Avant, l'indignation était le moteur de ma colère envers le monde qui m'entourait. Aujourd'hui, la colère est devenue un moteur et l'indignation parfois un frein.

Je suis conscient que je ne suis pas encore au bout de mes peines. Du chemin, il m'en reste à parcourir, et heureusement ! Il n'est jamais trop tard. A l'heure actuelle, je sais qu'il faut que je passe par ce sentier parsemé d'embûches pour y tracer ma route et, enfin, arriver à mon but.

Matt NUSBAUM

Une conteuse

Fin août, me voici dans les hauteurs de Vauseyon, pour interviewer Vi Indigaia qui continue encore et encore d'explorer le conte pour vraiment avoir cette exigence de présenter des spectacles vrais, ciselés, créés avec le cœur.

Vi a vécu en Martinique depuis sa naissance jusqu'à l'âge de 17 ans et demi. D'après ses calculs, elle a été conçue pendant le Carnaval. Elle a été pétrie par la nature de cette île, le créole, le mélange de cultures et un certain humour. Son retour aux origines se concrétise dans un conte lüanacaera. Ce nom est le premier donné à l'île par les Caraïbes. Il est communément traduit par l'île aux iguanes. L'exacte traduction est l'île aux serpents mais nommer le serpent est tabou.

Après le bac, pour être sûre de partir de Martinique, elle choisit des études qui ne se professent pas sur l'île. Elle s'inscrit à la fac de Montpellier dans un cursus « langues étrangères appliquées » anglais, espagnol, portugais qui la destine à la traduction interprétariat ou au commerce international. Pas très convaincue, elle désire connaître le Système de l'intérieur afin de comprendre son désir de s'en éloigner. En 2002, au cours d'un festival de musique Trance au Portugal, elle a une révélation. Elle réalise que depuis son enfance, elle est attirée par des métiers en rapport avec l'Humain. D'ailleurs, tous les petits métiers qu'elle a exercés, pendant ses études et après, se révèlent des métiers en rapport avec le service aux personnes.

Petite, elle prend des cours de danse classique et africaine. Après une école de théâtre à Montpellier, son envie de pluridisciplinarité la mène à suivre des cours de danse classique, hip hop, contemporaine, de théâtre et de chant, à Paris. Dans sa pratique du conte, elle en recherche constante de l'utilisation de son corps : comment associer l'état de déconnexion mentale atteint lorsqu'elle danse en le mettant au service du récit. Alors qu'elle a toujours été persuadée de son inaptitude au chant, elle étudie des chansons de la fin du XIXème et du XXème siècle : Mistinguett, Boris Vian, etc... Ces cours lui permettent de prendre confiance dans son organe vocal. Après cette école, elle prend des cours de cirque à Nanterre, toujours dans une recherche perpétuelle d'un espace de



© Valérie BAERISWYLL
<https://www.valeriebaeriswyl.com>

liberté dans la pratique corporelle. Venue pour s'exercer à l'aérien, elle passe deux ans à pratiquer des équilibres au sol. Après le milieu compétitif et individualiste de la danse, elle découvre, dans le monde circassien, l'entraide spontanée et la décomplexion du rapport avec le corps.

Pendant longtemps, elle ne veut pas raconter de contes antillais pour ne pas être réduite au stéréotype de la conteuse martiniquaise. Sans connaissance de l'histoire de la Martinique, sans compréhension de la débrouillardise que ces contes évoquent, alors que cette qualité est issue directement de l'esclavage, elle n'en voit pas l'intérêt. Ses contes de prédilection sont Inuits, autochtones d'Amérique du Nord, originaires du Maghreb. Autrement, ils viennent de Scandinavie, de Russie et d'Europe. Le plus souvent, ce sont des contes traditionnels qu'elle doit ressentir pour les imprégner dans son corps, dans ses sens et rêver dans sa propre vision pour les rendre vivant à l'intérieur d'elle-même. Elle en prend le squelette pour y mettre sa chair et son souffle dessus. L'art du conte étant un travail du cœur, elle aime tous ses personnages même les méchants, avec une petite prédilection pour les vieilles un peu barrées, presque un peu inquiétantes mais, en même temps, drôles, qui distillent leur connaissance.

La création d'un conte exige une autre approche, un travail de longue haleine et l'habite pendant des années avant

qu'elle ne parvienne à les mettre en paroles et en corps. Il faut chercher un peu plus en soi décortiquer jusqu'à quel point son intimité est intéressante à partager avec les autres. Depuis deux ans, elle crée un spectacle autour de Frida Kahlo, qui n'est pas une énième biographie mais une recherche de comment cette femme mythologique a réussi à exprimer son intime sans tabou avec une puissance et une façon d'aller au cœur des choses sans fioritures. Elle travaille en binôme avec, Christine Horman, une conteuse belge.

Vi aime la fantaisie et le souffle de liberté de la rue des Chavannes avec ses lectures impromptues, avec Karim de la Boutique du Livre, ses après-midi ensoleillés, les gens qui y passent et qui s'assoient, à goûter les bonnes choses du Nombri de Vénus, à boire du vin de VinLibre et à papoter avec les gens des boutiques, notamment Clémentine qui met tout son cœur dans ses tissus et ses vêtements. Elle apprécie aussi la boutique Nuit Blanche qui accueille autant les bourgeoises que les trans.

Vi pratique le Qi Gong, un art martial chinois. Avec cette



© CLIT007
<https://clit007.ch/>

D'indigné à bénévole...

gymnastique traditionnelle, elle se connecte aux éléments, posée debout, dans une certaine tranquillité. La respiration lente, qui accompagne les gestes, laisse le temps à l'imaginaire. En pratiquant régulièrement ces exercices, exécutés depuis des millénaires, elle se rend bien compte qu'ils étirent tous les points du corps entier. En plus de la patinette, de la marche, de la jongle, elle aime nager librement dans le lac pour jouer avec l'élément, sentir le plaisir de l'eau qui glisse sur tout le corps, sa fraîcheur, sa chaleur, se laisser aller à flotter.

En mai 2022, elle crée une visite contée de l'exposition Un fort courant chaud de lesbiennes perturbe l'Ouest de la Suisse qui se basait sur les archives contestataires de Genève avec le MLF et un collectif lesbien séparatiste Vanille Fraise, qui a créé un magazine CLIT007 (Concentré Lesbien Irrésistiblement Toxique). Emulsionnée par cette expérience qui lui fait découvrir l'action de ces femmes généreuses, radicales et joyeuses, elle découvre combien l'intime s'avère politique et que la lutte est nourrie par le plaisir.

Sa plus grande colère concerne le déni d'humanité, que l'on considère que d'autres humains sont moins valables, depuis la barbarie des colonisations jusqu'au fond la Méditerranée transformé en cimetière.

T.F.



© Valérie BAERISWYLL <https://www.valeriebaeriswyl.com>

Les Phaunics : Contes Ecceterra Podcast

<https://soundcloud.com/phaunics>

Un petit rien ajouté à une peau de banane peut nous faire trébucher. J'avais une situation stable, travail, maison, femme et enfants ; en un mot tout pour être heureux. Un divorce difficile et les problèmes financiers qui en découlent, ainsi que des exigences professionnelles accrues, m'ont conduit vers un profond burnout. Ensuite, j'ai passé 18 mois au chômage avant d'être bénéficiaire de l'aide sociale. Le fait de dépendre de ce service m'était difficile et mes médecins ont décidé de faire des démarches pour que je perçoive une rente AI que j'ai obtenue deux ans plus tard.

Pendant ma période de chômage et d'aide sociale, j'ai pu bénéficier de plusieurs contrats d'insertion professionnelle. Cela m'a permis de m'occuper, de me rendre utile et de partager avec d'autres mes préoccupations de bénéficiaire de l'aide sociale.

Le fait de bénéficier d'une rente AI est une preuve de mon burnout. Je suis reconnaissant envers notre système social. Ma qualité et mon besoin de servir l'autre m'ont amené à faire du bénévolat. Les ressources, reçues et partagées au sein de la Joliette pendant mes années de chômage et d'aide sociale, m'ont permis de réfléchir à la manière de structurer mon bénévolat. Avec l'augmentation des bénéficiaires de l'aide sociale, les assistants sociaux sont de plus en plus débordés. De ce fait, ils n'arrivent plus à apporter de réponse à tous leurs besoins. Au fur et à mesure de mon burnout, j'ai dû changer de logement, véritable calvaire qui a provoqué mon indignation. Trouver un nouveau chez soi équivaut à une réorientation professionnelle. Ayant une formation dans le domaine social et aimant l'architecture, je me suis proposé comme agent immobilier pour les personnes dans le besoin.

Voilà deux ans que je me mets à la disposition des personnes en insertion sociale au sein de la Joliette. Mon bénévolat répond à un besoin réel dans le domaine de l'aide sociale. Se prémunir des documents nécessaires pour déposer un dossier pour un appartement, organiser une visite et se « vendre » auprès d'un propriétaire/gérant se révèle trop difficile pour une bonne partie des personnes nécessiteuses. De plus, les bénéficiaires de l'aide sociale se battent en parallèle avec d'autres grands problèmes existentiels. Ainsi, un soutien leur est le bienvenu.

Romain VÖGELE

La faconde colère de "Milsabor"

« *Haddock, c'est moi quand j'ai besoin de m'extérioriser* », reconnaissait Hergé. Par ces mots, il faut comprendre, au-delà de la transposition d'un tempérament parfois sanguin, le fait que le marin caractériel exprime son intériorité, la fait sortir, d'où une identification autrement plus prégnante. Il n'empêche que l'irascible, né dans Le Crabe aux pinces d'or suit également sa « logique propre », qui se traduit notamment par un langage pour le moins fleuri. Le 1er mai 1941, dans Le Soir où il l'a créé quelques mois plus tôt, Hergé affuble sa grande gueule – « *Haddock, c'est d'abord une bouche* » (Jean-Marie Apostolidès) – d'une première salve d'injures, dans laquelle résonnent d'ores et déjà des « *Bachi-bouzouks* » et « *Moules à gaufre* » promis à un bel avenir.

On a beaucoup glosé sur les prestigieux, et parfois embarrassants, précédents littéraires de cet art de l'invective : Louis-Ferdinand Céline, dont les pamphlets auraient constitué selon le critique Émile Brami un vivier d'injures haddockiennes ? Les archives ont bien révélé une liste d'insultes potentielles explicitement empruntées à cet auteur sulfureux ; mais elle est tardive – les années 1970 –, et surtout il n'en fera pas usage. James Ensor, apparenté à notre capitaine par Pierre Alechinsky, ou autres éloquents bretteurs fin-de-siècle ?

La généalogie plus modeste confessée par Hergé, celle d'une marchande de primeur vilipendant un passant à coup de saugrenus « *Pacte-à-quatre* », semble confirmée par la seconde bordée d'injures, parue le 26 septembre, où la formule est précédée – reliquat de la vendeuse de légumes – d'un « *Végétarien !* » qui n'avait alors rien d'un compliment écologiste. Puisant dans des relents éthyliques, cette volée entérine le transfert « de l'ivresse alcoolique à l'ivresse verbale » selon Albert Algoud. Les jurons « *Tonnerre de Brest* » (localisé chez Proust comme chez Marcel Stal, une connaissance de l'auteur) et « *Mille sabords* » apparaîtront quant à eux dans L'Étoile mystérieuse, mais ils proviennent d'un fonds culturel relayé par la presse et la littérature populaire. Hergé répétait que ses choix lexicaux – quelque 220 au total – étaient guidés par la sonorité des mots au détriment de leur signification. Cette poétique haddockienne est exacte, mais incomplète. D'une part, l'inadéquation sémantique constitue



© Jaques VALLOTON

<https://www.jaquesvallotton.com/>

en elle-même un facteur d'impact, lequel ne résulte donc pas du seul signifiant. D'autre part, elle a mis du temps à s'imposer, voisinant au départ avec des métaphores qui se rapportent aux circonstances. Ainsi lit-on dans la seconde séquence du Crabe aux pinces d'or déjà évoquée – à côté d'un « *Anacoluthé !...* » délicieusement décalé – de tristes anathèmes bien datés : « *Moricaud !... Anthracite !...* » et autres « *Jus de réglisse !...* »

Heureusement, en progressant, « *Tonnerre grondant* » délaissera ces accents racistes et fera montre d'un esprit autrement plus inventif, plus surréaliste, et d'autant plus... iconoclaste. Par ses emportements successifs, on voit ainsi le coléreux s'affiner. Acquérir une identité d'invectiveur virtuose libéré du discours ambiant. Jusqu'à son ultime courroux, griffonné sur les esquisses inachevées de L'Alph-Art comme un clin d'œil aux bulles de parole qui lui ont donné vie : « *Phylactères !* »

Jean RIME

Rédacteur de la revue *Hergé au pays des Helvètes*

www.association-alpart.ch

Montesquieu, est-il mort ?

Voici un homme remarquable, un HOMME des Lumières : celui des contre-pouvoirs. Né en 1689, un siècle tout pile avant la Révolution française : en bordelais, il est un noble de robe, un gentilhomme.

Mais il détonne : ses parents, de manières prophétiques, lui choisissent pour parrain un mendiant, afin qu'il se souvienne toujours qu'il existe des nécessiteux !

Puis, il détonne encore : alors que la Révocation de L'Edit de Nantes par LOUIS XIV, en 1685, met en péril la vie et la pratique religieuse des personnes protestante (événement fondateur pour la Suisse accueillant les Huguenots qui fuient la France), Montesquieu, grand catholique, épouse en 1715, rien moins qu'une protestante.

De l'Esprit des Lois : il publie, en 1748, cet ouvrage extraordinaire, définissant la séparation des pouvoirs : exécutif, législatif, judiciaire.

Indignation : la France d'aujourd'hui démolit tous les contre-pouvoirs. La Vème République née de la Constitution de 1958 arrive au bout de sa logique intrinsèque, jusqu'ici modérée par de grands personnages .

L'autocratie : le Parlement est une simple chambre d'enregistrement, au mieux une foire d'empoigne, zombie de la démocratie.

Mais cela ne s'arrête pas à la France : la Commission européenne, sans aucun mandat populaire, déclare la guerre ou la paix, les épidémies et les vaccinations, les politiques économiques, sociales et environnementales, voire culturelles à la place des Nations souveraines qui la constituent. Bientôt la fin de la démocratie, fût-ce indirecte ?

La technocratie s'impose, avec la technologie de surveillance généralisée et parfois, une écologie radicalisée s'apparentant à une escrologie, l'algorithme avec zéro compétence sociale....

Notre Suisse, il faut la soutenir : sans doute, pour l'heure, le dernier bastion rationnel et démocratique vraiment malgré ses défauts, un modèle à moderniser, surtout à réformer dans le domaine de l'aide aux Familles, la cellule vivante de toute Société humaine et surtout jamais transhumaine.

Louis POLESE
Docteur en Droit

La colère, le dico et moi

*En vérité, celui qui ne connaît pas la colère ne sait rien.
Il ne connaît pas l'immédiat.*

Henri MICHAUX

La colère : par définition, une ire, un courroux, une acrimonie, ce sont de violentes colères.

Un caractère porté à la colère : atrabilaire, irascible, irritable, impétueux.

La colère verbale : un blasphème, une injure, une invective. Être en colère : pester, trépigner, débagouler, fulminer, gronder, rager, éclater.

L'origine du mot provient du latin choléra et du grec Kholé = bile. Il découle dans la belle langue française d'un état violent et passager qui résulte du sentiment d'avoir été agressé ou offensé. Personnellement, j'aime la définition suivante : irritation, mouvement désordonné de l'âme offensée.

Telles sont les résultantes de mes recherches bibliothécaires. Quant à moi, me vient la colère lorsque je m'exhibe au volant de la décapotable et que ce jour-là, il pleut. Ce n'est pas grave mais comment passer outre ce petit semblant de colère. Le n'est rien comparé à la colère climatique des vents et des flots. Il est ridicule lorsque je me trouve dans une queue au supermarché et que la caisse tombe en panne. J'éprouve de la colère contre moi-même lorsque j'égare mes écrits et que ma mémoire défaille. Cette émotion vaut aussi pour les animaux : l'éléphant a de rares mais terribles colères.

Je conclus : la colère est mauvaise conseillère. Portés par elle, plein de mouvements désordonnés et l'âme irritée m'achèveront. En toute fin de vie, j'en viendrai à faire preuve d'ab irato, soit établir un acte testamentaire sous l'emprise de la colère.

Donald WOMACK

Sim's : nous contre eux

<https://www.youtube.com/watch?v=lr1-fY3eLj0>

Indignation, reconnaissance et mépris

L'indignation est une forme de colère, mais on peut se mettre de colère de nombreuses façons : on peut être irrité par un ordinateur qui refuse de fonctionner, agacé par des échecs répétés ou plein de haine pour une personne qui nous a blessé. Traditionnellement, on distingue l'indignation des autres formes de colère en insistant sur son caractère "moral" : l'indignation serait une colère morale. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Pour de nombreux penseurs, la réponse est à chercher du côté des notions d'injustice et de tort: l'indignation serait la colère que suscitent le spectacle d'actes injustes ou qui font du tort aux autres.

Cependant, les cas qui suscitent de l'indignation ne sont pas toujours ceux où l'injustice est la plus flagrante. On peut imaginer deux personnes qui travaillent aussi dur l'une que l'autre alors qu'une seule finira par perdre son emploi suite à la faillite de son entreprise. Devant de tels cas, notre sentiment d'injustice sera plus proche de la tristesse que de l'indignation. De même, les événements qui suscitent l'indignation ne sont pas forcément ceux qui causent les plus grands torts : quelqu'un qui nous double dans une file d'attente, qui fait une remarque désobligeante, ou qui nous bouscule sans aucune gêne dans les transports en commun suscitera plus d'indignation que quelqu'un qui casse un objet que nous aimons ou qui nous blesse par pur accident.

Pour comprendre ce qui nous arrive dans de tels cas et la nature morale de l'indignation, il peut être intéressant de laisser de côté les notions d'injustice et de tort pour se tourner vers celle de reconnaissance. Dans son célèbre ouvrage *La lutte pour la reconnaissance*, le philosophe et sociologue Axel Honneth défend la thèse selon laquelle nombre de revendications politiques et sociales peuvent s'expliquer par le fait que chaque individu désire être reconnu à sa juste valeur - à la fois comme sujet de droit dont les intérêts doivent être respectés, mais aussi comme individu singulier doué de certaines qualités. A ce désir de reconnaissance peut parfois s'opposer le mépris, par lequel autrui nous communique qu'il ne nous considère ni digne de son estime, ni assez important pour qu'il se soucie des conséquences de ses



© Jeremy FERRINGTON
<https://www.ferrington.ch>

actions sur notre bien-être. Dans le cadre de cette théorie, l'indignation serait avant tout une réaction au mépris : nous ressentons de l'indignation quand nous voyons qu'une personne en méprise une autre et que cette autre ne reçoit pas la reconnaissance qu'elle mérite.

Ainsi, l'indignation serait une colère morale au sens où elle serait une réaction au fait que quelqu'un ne reçoit pas la reconnaissance qu'il mérite - qu'il est traité comme une simple chose ou comme un "moins que rien". C'est pourquoi l'indignation joue un rôle central dans les luttes politiques et poussent ceux qui ne se sentent pas reconnus à leur juste valeur à se révolter contre le mépris de ceux qui se croient supérieurs.

Florian COVA

Professeur Assistant au Département de Philosophie et au Centre Interfacultaire en Sciences Affectives, Université de Genève

Les hommes en colère

Elle a rêvé cette nuit d'un homme en colère. Elle a eu peur. Elle s'est réveillée avant que la fureur n'éclate, mais ça ne l'a pas soulagée pour autant. Elle est restée engluée dans cet amoncèlement de nuages noirs que l'homme portait au-dessus de sa tête. Le grondement de ses mots, calmes encore, mais annonciateurs d'une foudre qui avait depuis le début choisi sa cible. Inutile de regarder à l'horizon, d'épier l'éclair, de compter combien de temps il mettrait à rugir, de deviner où il s'abattra. Tous les éclairs de l'homme lui étaient destinés. Elle savait d'avance leur brûlure sur sa peau, leur violence, leur bruit, leur acharnement. Impossible de les éviter, de se cacher. Même en rêve ils la trouvaient.

Elle ne parvenait pas à se souvenir comment était née la tempête, elle était juste là, depuis l'éternité, pour l'éternité. Parfois discrète, presque imperceptible. Souvent déchaînée. Dans son rêve, elle était contenue tout entière dans un visage régulier, surmonté de cheveux bruns et ondulants ; un visage qu'elle ne reconnaissait pas, mais connaissait pourtant. La même lueur derrière des yeux brillants, le même souffle annonciateur d'une pluie acide, la concentration d'un corps tout entier grésillant, prêt à s'embraser.

Ce matin-là, elle s'est réveillée avant que l'orage n'éclate. Elle a eu de la chance. Elle y a échappé pour un temps, un sursaut avant la prochaine catastrophe. Car si elle a appris quelque chose entre deux trêves illusoire, c'est que les hommes en colère ne disparaissent pas d'un clignement de paupières.

Eloise VALLAT

Eloise Vallat : Bébé à vendre

<https://webstory.ch/histoires/bebe-a-vendre/>

Eloise Vallat : Un grain dans l'engrenage

<https://webstory.ch/histoires/un-grain-dans-lengrenage/>

Soy, artiste graffeur

Début septembre, je me rends à l'atelier du Chaux-de-fonnier Gaétan Gris, dont le nom d'artiste graffeur est Soy.

Au cours de ses neuf premières années aux Pays-Bas, Soy a apprécié de vivre à proximité d'une gare, un lieu de passage où les tags fleurissaient sur les murs. Observant ces signatures pour les recopier, il a chopé le virus du tag qu'il traçait à la craie. A cette époque, il signait Gaétan.

Son nom d'artiste, Soy, est un souvenir de sa dixième année qu'il a passé au Antilles Néerlandaises, à Curaçao. Ce nom, qui signifie Je suis en espagnol, marque une partie de ses origines, un retour à ses sources.

De la fin des années 80 jusqu'à la fin des années nonantes, il dessine dans l'illégalité. Motivé par l'embellissement des murs, mais pas le vandalisme, il aime mettre en couleurs la grisaille des endroits délabrés.

En 1990, par le biais d'une punition du directeur pour avoir tagué des portes du collège des Forges, il dessine son premier graffiti légal.

Pendant un an, à l'Académie de Meuron, il approfondit quelques techniques de peinture, de dessin et s'initie à l'Histoire de l'Art.

En 1993, Jean-Philippe Rapp le contacte pour participer à son émission télévisuelle L'avenir des jeunes ce qui entraîne de magnifiques retombées. Suite à son passage à la TV, les gens lui écrivent pour le féliciter et lui commander des peintures.

Pour les vingt ans du Paléo Festival, il est invité à peindre une fresque sur une paroi de bois devant le public qui vient voir les concerts. Sous le re-





gard de cette foule, il vit des sensations et des émotions hallucinantes.

Le mouvement hip hop constitue la base de départ de son évolution et a lancé la construction de sa personnalité de graffeur. Ensuite, il a développé d'autres sujets qu'il a du plaisir à mettre en avant. Il trouve la nature exceptionnelle, impressionnante, unique. Il estime que peindre ce sujet indémodable contribue à immortaliser cet environnement dont l'être humain ne prend pas assez soin et ne protège pas assez.

Il utilise une moyenne de vingt à cinquante bombes de peinture pour sprayer une surface. En réalisant ses créations, il apprécie d'être stimulé par la musique, souvent du hip hop old school ou de la techno. Il préfère exécuter ses peintures murales en extérieur renouant ainsi avec la base du graffiti.

De par leur grande surface, les peintures murales, qui l'ont plus marqué est celle du Papiliorama à Chiètres et celle de Dubaï. Le trompe l'œil, dont il est le plus fier, est celui qu'il a réalisé, en 2015, à la BCN de Colombier. Dans cette banque, il a peint un coffre-fort qui s'ouvre sur un paysage romand.

Depuis quinze ans qu'il loue son atelier, il peut travailler sur les tableaux en toute tranquillité, éviter un maximum les vapeurs de

peinture, recevoir les clients, exposer des œuvres et accueillir des enfants qu'il initie à son art.

Il admire le travail du biennois Seyo, des neuchâtelois Wilo et Kesh, l'allemand Daim, le mauricien Mode 2 et bien entendu, Banksy, qui utilise des pochoirs et a su, au travers de ses œuvres, dénoncer avec humour, les tares de nos sociétés.

Depuis cinq ans, son amie Rachel, décoratrice d'intérieur, collabore avec lui. Grâce à sa perception féminine et sa formation professionnelle, elle lui apporte un plus par rapport à ce qu'il ébauche sur papier. Il lui donne la vision de son projet sous forme d'esquisse et elle réalise un montage numérique qu'elle lui propose.

De son passage à La Joliette en 2000, il garde le très bon souvenir d'une ambiance détendue avec une grande ouverture d'esprit, une belle sensation de liberté par rapport à l'art du graffiti et la possibilité d'exposer.

Depuis tout jeune, nombre d'injustices le touchent. Il est particulièrement indigné par celles qui touchent des gens qui essaient d'apporter de l'honnêteté, du bonheur, des choses positives et qui sont malmenés ou condamnés. Son impuissance devant l'injustice, le fait de ne pas avoir les capacités pour changer les mauvaises choses, dont il est conscient, le révolte, le rend quelquefois triste et très en colère.

T.F.



Département des colères

Prenez le relais, indignez-vous ! Les responsables politiques, économiques, intellectuels et l'ensemble de la société ne doivent pas démissionner, ni se laisser impressionner par l'actuelle dictature internationale des marchés financiers qui menace la paix et la démocratie. Je vous souhaite à tous, à chacun d'entre vous, d'avoir votre motif d'indignation. C'est précieux.

Stéphane Hessel

Indignez-vous ! Acte fondateur de résistance citoyenne, l'essai de Stéphane Hessel fit date en 2010. L'auteur distinguait deux notions connexes (indignation, colère) dont la seconde extériorise la première, fruit d'un sentiment de justice bafouée. Un second tri visait leurs motivations. D'abord « la défense d'intérêts privés », qualifiée d'« indignation partisane », à l'œuvre au sein des partis politiques, des nations, des entreprises, des ethnies, basée sur l'exclusion. Plus « consistante » serait l'indignation « légitime », reposant sur les règles non négociables de la justice, suscitée par l'infraction au principe d'équité, à l'origine d'une éthique où il n'y aurait pas d'ennemis à exclure.

Or, si la distinction théorique est séduisante, l'expérience vécue s'y conforme-t-elle là où bouillonne l'empire des passions primaires ? Pour en mesurer la pertinence, rien de tel qu'un roman total pour les voir se déchaîner inextricablement. Prenons *Les Illusions perdues* de Balzac, roman de l'essor du capitalisme financier, du triomphe de la presse, de l'économie libérale, de l'antagonisme Paris/province. Le jeune et ambitieux Lucien a une vocation de poète impossible à satisfaire en Charente sous la Restauration. Il « monte » à la capitale où il essuie quelques revers d'amour-propre qui font de lui un humilié encoléré, fort du sentiment légitime de dignité bafouée (comment l'Argent peut-il acheter la poésie de l'Idéal ?), même si c'est bien son intérêt personnel de « génie » qui est surtout en jeu. Première humiliation, sociale celle-ci, source de honte, puis de colère vengeresse : son patronyme est Chardon, un nom bien roturier, malgré une ascendance aristocratique perdue (de Rubempré). Dans les salons



©BUSTART

<https://www.artofbust.com/>

parisiens, il entend les lazzi au prononcé de son nom (dont il devra quémander le changement via une procédure de rétablissement avilissante). De retour au pays, devant l'enseigne d'apothicaire, « le nom du père lui blessait la vue ». Avant Marx, mais avec les outils du romancier, Balzac explore la lutte des classes inscrite dans les apparences. « J'ai l'air du fils d'un apothicaire, d'un vrai courtaud de boutique, se dit-il avec rage. » Ce terme de rage, colère surinfectée quasiment animale, abonde dans le texte, comme dans la scène où Lucien, méprisé par celle qui, quelques jours plus tôt, s'enfuyait avec lui d'Angoulême vers Paris, la voit passer en calèche avec son nouveau protecteur sans le gratifier d'un regard. Le jeune amant se lance alors dans une lettre de griefs, écrite, note Balzac, « au paroxysme de la colère ». L'aiguillon social de la révolte le dispute à une blessure plus intime : la demande de réparation « légitime » d'honneur rivalise avec le cri individualiste de l'intérêt privé et du narcissisme. Non seulement Mme de Bargeton, au nom des « lois du monde » dont elle voulait instruire son protégé, ne peut accepter de rétablir l'égalité dans l'ordre social, mais c'est elle à son tour qui déchargera son ire à l'égard de l'amant rebelle.

Dans le monde du commerce moderne décrit par le roman, où la fureur compétitive fait rage, les frères Cointet se partagent les rôles : à Boniface la négociation pateline, à Jean « le département des colères », celle des inventeurs lésés, des avocats rusés, des faillis déclassés. L'indignation est partout, l'injustice rarement réparée.

Martine BOYER-WEINMANN

Une émotion exclusivement négative ?

La peine, la souffrance, la compassion qu'on ressent envers les êtres humains se réduisent à la biochimie-hormones et neurotransmetteurs inhibés ou relâchés. Cette prise de conscience suscite en lui une indignation inattendue.

Paolo Giordano

« Sourcils froncés, lèvres pressées l'une contre l'autre, rougissement et sensation de chaleur au niveau du visage... », vous êtes familier avec ces sensations ? Si oui, c'est probablement qu'elles vous rappellent un épisode de colère. En effet, ces sensations physiques et mouvements faciaux ont été identifiés entre autres comme des indicateurs d'une expression de colère. Les chercheurs en sciences affectives définissent la colère comme une émotion déclenchée par un événement perçu comme déplaisant et qui frustré un but désiré, en particulier si cet événement a été causé par une personne spécifique, de manière intentionnelle et que cet acte est évalué comme injuste.

Fait intéressant, même si la colère est catégorisée comme une émotion désagréable au même titre que le dégoût ou le mépris, elle se différencie de ces dernières par sa tendance à l'action, c'est-à-dire par ce qu'elle nous pousse à faire. Concrètement, alors que le dégoût va nous mener à nous distancier de ce qui nous dégoûte, la colère nous amène à nous rapprocher de ce qui nous met en colère. On parle donc de tendance à l'action d'approche. Par exemple, il peut découler d'un épisode de colère une envie de confrontation ou d'attaquer (verbalement ou physiquement) l'autre. Mais la colère, mène-t-elle uniquement à une détérioration de nos relations ?

La réponse est non : certaines recherches dépeignent la colère sous un jour plus favorable. Alors que la haine questionnerait toute la nature d'un individu, la colère condamnerait les comportements spécifiques de l'individu. Cette différence est essentielle car elle permet à la personne qui est l'objet de la colère de changer son comportement et rectifier ses actes. De plus, la colère a été associée à des comportements de réconciliation à long-terme avec l'autre. Finalement, la colère présente aussi des bienfaits à une plus grande échelle.



© Adrienne BARMAN

<https://www.adrienne.ch>

"The supreme task is to organize and unite people so that their anger becomes a transforming force".

"La tâche suprême est d'organiser et d'unir les gens pour que leur colère devienne une force transformatrice".

Avec ces mots, Martin Luther King encapsule un aspect essentiel de la colère : la force, la puissance, le moteur qu'elle fournit aux individus pour créer un changement au niveau personnel mais aussi sociétal. Ces dernières décennies ont été marquées par plusieurs protestations et mouvements sociaux motivés principalement par de la colère, qu'elle soit ressentie au niveau individuel ou au nom d'un groupe social, ethnique ou politique. Une recherche dans le contexte du conflit Israélo-Palestinien a même mis en évidence que la colère peut également être à l'origine d'une augmentation du soutien pour des politiques de négociations.

Ces faits indiqueraient que la colère est une émotion aux implications variées dans nos relations sociales. La colère est donc une émotion capable non seulement de pointer du doigt les actes injustes mais également d'inciter au changement pour un monde meilleur.

Dr. Patricia CERNADAS CUROTTO

Un monde façonné par l'égoïsme

Il faudrait des centaines de pages pour manifester mon indignation et ma colère par rapport à l'évolution de la société humaine. Mais je m'en tiendrai aux 3000 signes demandés en utilisant un style télégraphique et en me limitant à l'essentiel.

La sinistrose que nous vivons actuellement n'est pas l'effet du hasard. Elle est due à la course effrénée vers le profit et à la déshumanisation du travail. Un seul remède pour en sortir : ne plus considérer l'argent comme la valeur suprême de notre temps.

« *Indignez-vous* »: le livre de Stéphane Hessel a donné naissance au mouvement des indignés qui a rapidement essaimé dans le monde entier. Mais l'alerte nonagénaire français a ensuite écrit : « *Engagez-vous* ». De ce souhait peut naître de multiples espérances et surtout une prise de conscience vis-à-vis d'une société qui va droit contre le mur. Il ne faut jamais oublier que certains empires (l'empire romain en particulier) sont morts à cause de leur propre décadence...

Il faut réagir et ne pas attendre passivement que le monde meure parce qu'on a pillé ses ressources naturelles et réparti inégalement ses richesses. J'aspire à un monde qui retrouve ses principes de solidarité et de partage, un monde où la fraternité efface la haine de l'étranger et dans lequel les valeurs chrétiennes et morales passent avant les nuisances de l'argent. L'individualisme a engendré l'égoïsme. Les gens s'engagent de moins en moins dans les sociétés. « *Je n'ai pas le temps* », disent-ils. Excuse facile quand on sait que les adultes consacrent en moyenne 35 heures par semaine à regarder la télévision et faire joujou avec l'internet et le smartphone.

Je suis en colère parce que certains partis s'opposent aux énergies propres, proposent des baisses fiscales qui ne profitent qu'aux riches et ne font rien pour diminuer l'écart indécent qui existe entre les pauvres et les nantis.

Je suis indigné parce que beaucoup de politiciens pensent à leur carrière au lieu de s'engager pour promouvoir une société plus égalitaire. Je suis aussi indigné parce que, dans notre pays, on n'est pas capable d'assurer l'égalité entre les hommes et les femmes, entre les bien portants et les handicapés. Et on ne respecte pas la Constitution fédérale qui dit que l'AVS doit assurer les besoins de base.



© Mona CARON
<https://monacaron.com>

A presque chaque votation fédérale, les Suisses votent contre leur intérêt. Ils sont influencés par certains partis qui leur font croire qu'ils paieront moins d'impôt et qu'ils seront plus libres. Et les jeunes libéraux-radicaux vaudois osent même ce slogan scandaleux : « *Moins d'Etat, plus de liberté*. » Et ils se gardent bien évidemment de dire quelles prestations publiques (environnement, enseignement, transports, prestations complémentaires, etc.) les autorités seraient obligées de supprimer avec des caisses vides. Et je conclus par une citation du Condorcet : « *Plus un peuple est éclairé, plus ses suffrages sont difficiles à surprendre. Même sous la Constitution la plus libre, un peuple ignorant est esclave.* »

Rémy COSANDEY

Big Flo & Oli : Rentrez chez vous

<https://www.youtube.com/watch?v=gm328Z0JKjA>

Littering

Il n'y a pas de planète B, il n'y a pas de planète bla-bla, bla-bla-bla, bla-bla-bla, économie verte bla-bla, neutralité carbone en 2050 bla-bla. Des mots. Des mots qui sonnent bien mais qui n'ont mené à aucune action.

Greta THUNBERG

Quand je réfléchis à ce que je trouve indigne, je repense à des souvenirs d'enfance. Dès que nous allions, mes soeurs et moi, chez nos grands-parents dans la petite ville de Moudon. Nous allions tous les jours nous promener au bord de la rivière. À chaque fois, ma mamie prenait un sac poubelle. Elle le remplissait avec les ordures que les gens avaient balancées par terre sans aucun respect! Tous les jours, elle parcourait ce chemin et jamais, elle ne l'a vu sans une ordure qui traînait. Je me souviens que je trouvais cela vraiment indigne. *Comment les gens peuvent-ils tout jeter par terre sans se sentir coupables ?* Vraiment, il y avait de tout, des emballages de nourriture, des habits, des couches sales...Et bien sûr, des mégots de clope, partout. *Les cendriers de poche, ça existe ! Les bouches d'égout ne sont pas des cendriers !*

Pour moi, les pires sont ceux qui balancent leurs merdes sur le sol alors qu'une poubelle se trouve juste à côté d'eux. Ou bien ceux qui font des grillades et qui laissent tous les emballages de ce qu'ils ont consommé! Ce n'est pourtant pas compliqué de tout mettre dans un sac et d'attendre de croiser la prochaine poubelle.

Enfin bref, dans tous les cas, nous ne pouvons pas modifier le passé et toute la pollution que l'humanité a générée. Malgré tout, nous pouvons choisir de changer notre futur pour nous diriger vers le bien-être de ce monde et de nous-même. Nous devons prendre l'habitude de certains gestes et les partager avec nos proches. De cette manière, nous vivons dans le respect et la gratitude de notre environnement.

Axelle VADI

The World's Children's Prize: Climate crisis – stop littering!

<https://www.youtube.com/watch?v=FVArB2cnB4Y&t=8s>

Les propos tenus n'engagent que les rédacteurs des textes présentés.
La rédaction est responsable du choix des titres et des citations

Couverture:

Tina Braegger

Participant(e)s Joliette:

Valentin Höhener

Matt Nusbaum

Alex Perret

Romain Vögele

Donald Womack

Axelle Vadi

Ecrivaines:

Manon Stutz

Eloise Vallat

Illustrations:

Krum

André Walter

Yvan Besomi

Boris Chiarada

Jaques Valloton

Jeremy Ferrington

Soy

Bustart

Adrienne Barman

Mona Caron

Articles :

Laurence Kaufman

Jean Rime

Louis Polèse

Florian Cova

Martine Boyer Weinmann

Patricia Cernadas Curotto

Rémy Cosandey

Interviewé(e)s :

Vi Indigaia - Soy

Photographies:

Valérie Baeriswyll

Relecture : Dominique Collet

Rédacteur en chef & Interviews:

Thierry Faux

Si tu trembles d'indignation à chaque injustice, alors tu es un de mes camarades.

Ernesto Guevara

Dit "Le Che"

Pilonner les livres est aussi barbare que les brûler, mais provoque moins d'indignation. Les feuilles vierges obtenues grâce aux pages imprimées recyclées fourmillent de fantômes. Des mots resurgissent, des terminaisons de verbes achèvent de se décomposer, des bribes de ponctuation affleurent. L'autodafé lave quand même plus propre.

Roland Topor

A votre service!

La Joliette dispose de moyens et de compétences pour vous rendre service:

Communication: graphisme, mise sous pli, reliure plastique

Artisanat: articles cadeaux, mandats et création sur demande, meubles en carton, décorations de tables

Gourmandises maison : sirops, confitures et conserves

Jardin: entretien, petits travaux paysagistes

Menuiserie et maçonnerie: travaux sur mandat, création, rénovation

Bois: bois de feu en sac et en stère, bûches finlandaises, livraisons

Transports: débarras, livraisons

Salles: sur demande

Location: tables et stands de marché

La Joliette – CSP
www.joliette.ch

Imprimerie Alfaset
032967 96 50
www.alfaset.ch



La pire des attitudes est l'indifférence, dire « je n'y peux rien, je me débrouille ». En vous comportant ainsi, vous perdez l'une des composantes essentielles qui fait l'humain. Une des composantes indispensables : la faculté d'indignation et l'engagement qui en est la conséquence.

Stéphane Hessel